

*

Nous arrivâmes à Sept Fonts à la fin du mois d'août, guidés par de magnifiques ciels noirs traversés d'étoiles filantes qui m'incitaient à chevaucher de nuit, ce que mes gardes, intrépides, adoraient.

L'entrée dans le village fut triomphale. Depuis le sommet d'un puech, des guetteurs nous avaient vus arriver et nous avaient annoncés.

Je me lovai dans les bras de mon oncle et ma tante durant tout le temps que dura l'accueil en musique, au son cacophonique mais joyeux des tambours et des flûtes. Quel bonheur de les retrouver, et que Dieu leur ait prêté vie jusqu'à ce jour ! C'était la seule famille qui me restait, la sœur de mon père et son mari, deux petits vieux au visage chiffonné, mais aux jambes encore alertes pour aller cueillir par les sentiers escarpés les baies et les champignons, et toutes générosités de la nature.

D'embrassades en étreintes et caresses affectueuses, nous parvînmes jusqu'à leur chaumière, qui n'avait pas changé depuis quinze ans. J'y trouvai les mêmes meubles rafistolés, le divan de fortune, les tissages de laine de ma

mère accrochés aux murs de paille comme des tableaux de peintres royaux. Dans l'un, on distingue une fontaine et des jeunes filles qui s'y baignent, un peu comme dans cette œuvre de Cranach que j'aime tant, *La fontaine de jouvence*, mais avec moins de détails. Ma mère me racontait quand j'étais jeune enfant des histoires merveilleuses sur cette fontaine, ses vertus, comment cette eau était douce sur la peau, combien elle était parfumée, finement pétillante, et le miracle de se sentir rajeunir, à tous les âges de la vie.

Nous avons passé une partie de la nuit avec mon oncle et ma tante pelotonnés dans l'âtre de la cheminée à nous raconter les années passées. C'était moi qui parlais surtout, mais, bien qu'ils ne cessent de me répéter qu'il ne leur arrivait jamais rien d'extraordinaire, je les engageais à me décrire par le menu ce qu'ils avaient fait lors des journées qui venaient de passer, et je prenais plaisir à suivre en imagination leurs déambulations en forêt, dans les senteurs d'humus, sous des trouées de soleil, et les cris d'oiseaux. Je voyais bien que Sept Fonts n'avait pas échappé aux guerres de religion, si j'en jugeais à l'édification de cette église réformée qui n'existait pas à mon époque, aux fortifications dressées par les comtes de Bruniquel et de Gourdon. Mais mes deux vieux n'avaient rien à en dire.

Ils s'endormirent quand j'évoquai la disparition de Madeleine, et je compris qu'il en était mieux ainsi. Je les

portai l'un après l'autre jusqu'à leur lit, où je les bordai avec soin, n'oubliant pas de leur enfiler leur bonnet de laine sur la tête. Puis j'allai me promener sous le clair de lune avant de me coucher.

Je m'enfonçai dans la forêt de chênes, en suivant les murets de pierres que des générations de villageois avaient entretenus, plus pour inscrire une trace d'humanité dans le foisonnement végétal que pour délimiter des propriétés. Je trouvai une clairière sous la voie lactée, m'allongeai dans l'herbe grasse, et contemplai les étoiles. « Laquelle es-tu ? » demandai-je à haute voix pour savoir où regarder lorsque je voudrais parler à Madeleine, m'orienter ou me placer sous ses auspices.

En cet instant, j'eus l'intuition que si je fermais les yeux, un événement déterminant allait se produire. Je le fis, en me promettant de ne pas les ouvrir, sous aucun prétexte.